27e ANNÉE — N° 1 BUREAUX Rue de Lille, 90, ARMENTIÈRES DIMANCHE 4 JANVIER 1903

ABONNEMENTS :
VILLE — 6 mois . 3.75
Id. 1 an. . 7.00
NORD & PAS-DE-CALAIS
1 an 7.50
AUTRES DÉPARTEMENTS
1 an 9.00
Le Journal paraît le Mardi, Jeudi et Samedi de chaque semaine.

JOURNAL D'ARMENTIÈRES

Revue Politique, Littéraire & Commerciale

Locales : 1 fr. la ligne
Réclames : 40 c. la ligne
Annonces : 20 c. id.
Actes de Sociétés : 0.15
Les Bureaux du Journal sont ouverts tous les jours, le Dimanche excepté, de 8 heures du matin à 5 heures du soir.

Armentières, le 3 Janvier 1903.

LA POLITIQUE

1902-1903

La République n'a pas connu d'année plus triste que celle qui vient de finir.

Les hommes est le destin se sont trouvés d'accord pour attirer les déceptions et les désastres sur notre pays.

1902, dans les précis d'histoire pour les bacheliers de l'avenir, sera résumé en quelques mots ; la catastrophe de la Martinique ; les persécutions en France ; désordres à Marseille et à Dunkerque ; premières tentatives de grève générale ; crise commerciale et industrielle ; panique des Caisses d'épargne : déficit...

Il n'y a pas un seul évènement heureux à signaler dans cette année, la plus triste je le répète, depuis celle qui a mérité d'être appelée l'année terrible.

Cependant 1870 fut un désastre soudain ; il arriva en pleine sécurité, et son lendemain fut radieux. 1902 a succédé à une année morose, marquée, elle aussi, par des ruines. Et 1903 s'annonce sans charme et sans espoir.

1870 fut un accident. La France en est revenue. Elle traverse maintenant une crise de fièvre et d'épuisement.

Quelle est sa maladie ? — Elle est atteinte de socialisme.

Depuis le jour où le socialisme est entré au pouvoir et a marqué son influence et son autorité dans la vie nationale, toutes les forces de la nation ont dépéri.

L'armée et la marine, tout le monde le sait, tout le monde le sent, sont en pleine désorganisation. L'arche est solide ; mais elle ne résistera plus longtemps aux efforts du général armé des internationalistes et du polémiste incohérent qui fait, au ministère de la marine, la joie de tous nos ennemis.

Le socialisme a brisé l'essor de notre industrie ; il s'est infiltré dans toutes les sources de la fortune publique ; les sources lentement s'épuisent. Il n'y a pas d'autre cause à la pénible situation financière que tout le monde déplore sans oser dire sont origine et offrir le remède.

A l'exception des socialistes, qui se réjouissent naturellement de voir s'affaiblir de plus en plus le régime capitaliste qu'ils détestent, tous les républicains sont d'accord pour constater le mal. M. Combes lui même, qui aurait tant de raisons de cacher un désastre auquel il a pris si bonne part, laisse deviner ses inquiétudes ; il sait bien d'où vient ce mal ; il a, dans sa profession de foi, défini, comme la meilleure pour le moment, une doctrine qui est l'opposé, le négatif de la doctrine socialiste. Mais il s'en tiendra là, malheureusement. Ses paroles sont anti socialistes ; ses actes sont et continueront à être favorables à l'idée socialiste, au parti socialiste, au progrès socialiste. Et voilà le mal, définit, saisi dans sa source. C'est une équivoque.

Je dis qu'il n'est pas guérissable.

Qu'un homme au pouvoir établis se d'abord ce diagnost : c'est le socialisme qui mène la République. Puis qu'il traite le socialisme en ennemi, non pas avec le cataplasme de paroles de guimauve, mais avec le bistouri des actes qui séparent, avec logique enfin, avec sincérité, avec courage. Et l'on verra vite le forces revenir, et l'espoir refleurir dans notre République vivace dont les racines puisent la vie au cœur de la nation.

1903 verra cela, ou il nous fera regretter encore 1902 si triste.

BULLETIN DU JOUR

MERCREDI

Les ministres se sont réunis à l'Elysée, sous la présidence de M. Loubet, qui a signé une importante promotion militaire, un mouvement judiciaire et des nominations dans la Légion d'honneur.

— Le Conseil municipal de Paris a continué à voter en toute hâte des articles du budget de 1903.

— Les présidents des conseils autrichiens et hongrois ont eu des conférences à la suite desquelles ils se sont séparés en constatant l'impossibilité d'arriver à une entente. Ce sont surtout les questions financières qui ont provoqué la rupture des négociations.

— Le gouvernement italien a rejeté la proposition du gouvernement austro hongrois de dénoncer seulement, dans le traité qui régit les rapports commerciaux des deux pays, la clause relative aux vins ; à la suite de cette décision, le comte Goluchowski a motivé au gouvernement italien la dénonciation du traité de commerce dans sa totalité.

— A Barcelone, des ouvriers appartenant à divers corps de métiers viennent de se mettre en grève. Parmi eux se trouvent les chargeurs et déchargeurs du chemin de fer du Nord. Le commerce local souffr fort de cette grève.

Les nouvelles du Maroc sont contradictoires. Parmi les dépêches reçues, les unes donnent la situation comme extrêmement grave, les autres disent que cette situation n'est aucunement inquiétante. Les faits semblent donner raison à la première de ces allégations.

— Les gouvernements anglais et allemand viennent de protester à Washington contre ce qu'ils considèrent comme une violation du principe de la « porte ouverte » aux Philippines. Le chanvre exporté par l'Angleterre et l'Allemagne paye un droit de sortie dont est exempté le même produit quand il est embarqué pour les Etats-Unis. L'affaire a été renvoyée par le sénat à sa commission des Philippines.

JEUDI

Le Conseil municipal a terminé l'élaboration du budget de 1903. Avant la déclaration de clôture de la session, il a émis un vœu demandant l'amnistie en faveur des condamnés politiques.

M. de Kœrber a été reçu par l'Empereur d'Autriche, à qui il a offert sa démission. C lle-ci a été refusée. Les premiers ministres d'Autriche et de Hongrie se sont de nouveau réunis en vue d'une entente au sujet du compromis.

— Le comte Lamsdorf a été reçu par l'Empereur d'Autriche ; l'audience a duré près d'une heure.

— On a les plus grandes inquiétudes sur l'état du roi de Saxe, dont la faiblesse augmente constamment.

— En Espagne, le ministre des finances, conformément aux précédents, maintient en vigueur pour 1903 le budget de 1902. La marche des recettes qui s'est fort améliorée pendant le mois de décembre, permet d'espérer que le déficit de 1902 sera insignifiant.

SAMEDI

On assure que le comte Lamsdorf emporte de Vienne la meilleure impression. Toutefois, son voyage ne doit être considéré que comme le prélude d'une action ultérieure, à définir après que le ministre aura rendu compte à son souverain de ce qu'il a vu et entendu.

— Un arrêté de l'Empereur d'Autriche, promulgué en vertu du paragraphe 14 de la Constitution, autorise le gouvernement autrichien à percevoir pendant les six premiers mois de l'année tous les impôts et droits. Cette mesure est le résultat de la tactique obstructionniste des Tchèques qui ont empêché la Chambre de voter avant les vacances de Noël les crédits nécessaires.

— Le roi de Saxe est toujours dans un état très inquiétant. Les médecins ont eu une nouvelle consultation à la suite de laquelle ils ont déclaré que le souverain était atteint d'influenza infectieuse.

— A Barcelone, les grèves partielles augmentent. Les travaux de chargement et de déchargement de marchandises aux stations de Mataro et de Villanueva sont suspendus.

— Au Maroc, de nouvelles colonnes, destinées à combattre les rebelles, sont en voie de formation. Les troupes chérifiennes sont actuellement à l'effectif de 15,000 hommes. Le calme règne à Fez.

— Le premier budget de la colonie du Transvaal qui vient d'être publié, porte en recettes 100 millions et en dépenses un peu plus de 92 millions.

— Le gouvernement chinois refuse catégoriquement de payer l'indemnité aux puissances en prenant l'or pour base. Le corps diplomatique examine s'il y a lieu de rappeler au gouvernement chinois par des notes identiques ou par des notes conjointes que le protocole prescrit le paiement sur la base en or.

Historique des Pigeons-voyageurs

L'utilisation de l'hirondelle et du pigeon comme porteurs de messages date de la plus haute antiquité. Les naturalistes et les historiens de notre époque nous apprennent que c'est au moyen de pigeons messagers qu'étaient annoncés, dans la Grèce entière, les résultats des jeux olympiques. Les navigateurs égyptiens entretenaient sur leurs navires des pigeons qu'ils lâchaient quelques heures avant de toucher terre pour annoncer leur retour dans leur pays.

C'est en l'an 43 avant Jésus-Christ, au siège de Modène, par Antoine que l'utilisation du pigeon voyageur fut employée pour la première fois croit on à l'art de la guerre.

Enfin, les citations des auteurs anciens sont nombreuses où il est dit qu'hirondelles et pigeons voyageurs étaient emportés aux spectacles lointains pour annoncer par leur retour rapide, les résultats aux intéressés.

Les anciens connaissaient merveilleusement le pigeon voyageur. Les dessins primitifs qui ornaient les monuments de l'époque et que nous ont transmis les auteurs de ces temps, nous montrent les différents types de pigeons employés autrefois au transport des messages ; ces figures, malgré leur tracé sommaire, représentent fidèlement des races dont quelques unes ont aujourd'hui à peu près disparu ; d'autres qui se sont assez bien maintenues ou se sont modifiées par les croisements.

L'emploi des pigeons voyageurs après avoir été délaissé pendant de longues années redevint en honneur pendant les croisades.

En 1167, le sultan Nour-Eddin possédait en Egypte, en Syrie et en Arabie un service de pigeons voyageurs très perfectionné. Il avait fait construire un grand nombre de colombiers en forme de tour, très élevés et régulièrement espacés les uns des autres. Un personnel complet était attaché à chacun d'eux. Lorsqu'on devait faire parvenir au sultan une information importante, on confiait la nouvelle à un pigeon en la plaçant dans une petite boîte d'or attachée sous l'aile de l'oiseau. Le papier spécial sur lequel était écrit le message sortait lui même la dénomination de *Papier d'oiseau*.

La consigne des gardiens de ces colombiers était des plus sévères.

C'est par ce moyen que le débarquement de Saint Louis, à Damiette, fut annoncé au sultan du Caire, ainsi que les diverses phases de la bataille de Mansourah où les chrétiens éprouvèrent tant de désastres.

En 1574, vers la fin du siège de Leyde, par les Espagnols, c'est au moyen de pigeons voyageurs que le bourgmestre de cette ville apprit que les digues de la Meuse venaient d'être rompues. Cette nouvelle ranima le courage des assiégés et quelques jours après, les Espagnols massacrés par les eaux levèrent le siège. Leyde dût son salut aux pigeons voyageurs.

En récompense de leurs glorieux services, les précieux oiseaux furent nourris au frais du trésor public et il fut ordonné qu'après leur mort, leurs corps embaumés, fussent précieusement gardés au musée de Leyde.

Ces intéressants messagers furent de nouveau oubliés, chez nous, jusqu'en 1860, mais c'est depuis le siège de Paris (1870-71) que les services qu'on peut attendre des pigeons voyageurs ne font plus de doute pour personne.

M. la Perre de Roo, l'éminent auteur de la Monographie des pigeons domestiques, nous donne sur l'emploi des pigeons pendant le siège de précieux renseignements.

Les membres de la Société Colombophile de Paris qui offrirent les services de leurs meilleurs pigeons au gouvernement de la Défense nationale furent reçus par des éclats de rire ; mais le président de la société, sans se décourager, à la suite d'un pareil accueil, essaya le service de la correspondance par pigeons, et des ballons emportèrent de ces oiseaux qui rentrèrent le soir même à Paris portant des dépêches.

Les vaillants messagers furent alors l'objet d'une admiration générale et on organisa un service régulier de poste aérienne.

L'incompétence des aéronautes sur le lâcher des pigeons fut cause que cela ne marcha pas à souhait dès le début, mais le président et quelques membres de la Société Colombophile consentirent à sortir eux mêmes en ballon pour s'aventurer jusqu'aux avant-

---

Feuilleton du « Journal d'Armentières » 41

SCÈNES DE LA VIE DE CAMPAGNE
par H. de Balzac

Le Curé de Village

CHAPITRE IV

MADAME GRASLIN A MONTÉGNAC

La société doit-elle marcher réprimée ou favorisée par la loi ? En d'autres termes, la loi doit-elle s'opposer au mouvement intérieur social pour maintenir la société, ou doit-être faite d'après ce mouvement pour la conduire ? Depuis l'existence des sociétés, aucun législateur n'a osé prendre sur lui de décider cette question. Tous les législateurs se sont contentés d'analyser les faits, d'indiquer ceux qui leur ont paru blâmables ou criminels, d'y attacher des punitions ou des récompenses. Telle est la loi humaine : elle n'a ni les moyens de prévenir les fautes, ni les moyens d'en éviter le retour chez ceux qu'elle a punis. La philantropie est une sublime erreur, elle tourmente inutilement le corps, elle ne produit pas le baume qui guérit l'âme. Le philantrope enfante des projets émet des idées, en confie l'exécution à l'homme, au silence, au travail, à des consignes, à des choses muettes et sans puissance. La religion ignore ces imperfections, car elle a étendu la vie au delà de ce monde. En nous considérant tous comme déchus et dans un état de dégradation, elle a ouvert un inépuisable trésor d'indulgence ; nous sommes tous plus ou moins avancés vers notre entière régénération, personne n'est infaillible : l'Eglise s'attend aux fautes et même aux crimes. Là où la société voit un criminel à retrancher de son sein, l'Eglise voit une âme à sauver. Bien plus !... inspirée d'Dieu, qu'elle étudie et contemple, l'Eglise admet l'inégalité des forces, elle étudie la disproportion des fardeaux. Si elle vous trouve inégaux de cœur, de corps, d'esprit, d'aptitude, de valeur, elle vous rend tous égaux par le repentir. Là, l'égalité, madame, n'est plus un vain mot, car nous pouvons être, nous sommes tous égaux par les sentiments. Depuis le fétichisme informe des sauvages jusqu'au gracieuses inventions de la Grèce, qu'aux profondes et ingénieuses doctrines de l'Egypte et des Indes, traduite par des cultes riants ou terribles, il n'est une conviction dans l'homme, celle de sa chute, de son péché, d'où vient partout l'idée des sacrifices et du rachat. La mort du Rédempteur, qui a racheté le genre humain, est l'image de ce que nous devons faire pour nous mêmes ; rachetons nos fautes ! rachetons nos erreurs ! rachetons nos crimes !

Tout est rachetable, la catholicisme est dans cette parole ; de là ses adorables sacrements qui aident au triomphe de la grâce, et soutiennent le pécheur. Pleurer, madame, gémir comme Madeleine dans le désert, n'est que le commencement, agir est la fin. Les monastères pleuraient et agissaient, ils priaient et civilisaient ; ils ont été les moyens actifs de notre divine religion. Ils ont bâti, planté, cultivé l'Europe, tout en sauvant le trésor de nos connaissances et de la justice humaine, de la politique et des arts. On reconnaîtra toujours en Europe la place de ces centres radieux. La plupart des villes modernes sont filles d'un monastère. Si vous croyez que Dieu ait à vous juger, l'Eglise vous dit par ma voix que tout peut se racheter par les bonnes œuvres du repentir. Les grandes mains de Dieu pèsent à la fois le mal qui fut fait et la valeur des bienfaits accomplis. Soyez à vous seule le monastère, vous pouvez en recommencer ici les miracles. Vos prières doivent être des travaux. De votre travail doit découler le bonheur de ceux au-dessus desquels vous ont mise votre fortune, votre esprit, tout, jusqu'à cette position naturelle, image de votre situation sociale.

En disant ces derniers mots, le prêtre et madame Graslin s'étaient retournés pour revenir sur leurs pas vers les plaines, et le curé put montrer le village au bas de la colline, et le château dominant le paysage. Il était alors quatre heures et 1/2. Un rayon de soleil incertain enveloppait la balustrade, les jardins, illuminait le château, faisait briller le dessin des scrotères en ardoise et dorée, il éclairait la longue plaine partagée par la route, triste ruban gris qui n'avait pas ce liseron que partout ailleurs les arbres y bordent des deux côtés. Quand Véronique et monsieur Bonnet eurent dépassé la masse du château, ils purent voir des communs, la forêt de Montégnac sur laquelle cette lueur glissait comme une caresse. Quoique ce dernier éclat du soleil couchant n'atteignît que les cimes, il permettait encore de voir parfaitement, depuis la colline où se trouve Montégnac jusqu'au premier pic de la chaîne des monts Corréziens, les caprices de la magnifique tapisserie que fait une forêt en automne. Les ch ênes formaient des masses de bronze florentin ; les noyers les châtaigniers offraient leurs tons de vert-de gris ; les arbres hâtifs brillaient par leur feuillage d'or, et toutes ces couleurs étaient nuancées par des places grises incultes. Les troncs des arbres entièrement dépouillés de feuilles montraient leurs colonnades blanchâtres. Ces couleurs rousses, fauves, grises, artistement fondues par les reflets pâles du soleil d'octobre, s'harmonisaient à cette plaine fertile, à cette immense jachère, verdâtre comme une eau stagnante. Une pensée du prêtre allait commenter ce beau spectacle, muet d'ailleurs : pas un arbre, pas un oiseaux, la mort dans la plaine, le silence dans la forêt ; çà et là, quelques fumées dans les chaumières du village. Le château semblait sombre comme sa maîtresse. Par une loi singulière, tout imite dans une maison celui qui y règne, son esprit y plane. Madame Graslin, frappée à l'entendement par les paroles du curé, et frappée au cœur par la conviction, atteinte dans sa tendresse par le timbre angélique de cette voix, s'arrêta tout à coup. Le curé leva le bras et montra la forêt, Véronique la regarda.

— Ne trouvez-vous pas à ceci quelque ressemblance vague avec la vie sociale ? A chacune sa destinée ! Combien d'inégalités dans cette masse d'arbres ! Les plus haut perchés manquent de terre végétale et d'eau, ils meurent les premiers !...

— Il est vrai que la serpe de la femme qui fait du bois arrête dans la grâce de leur jeunesse ! dit elle avec amertume.

— Ne retombez plus dans ces sentiments, reprit le curé sévèrement, quoique avec indulgence. Le malheur de cette forêt est de n'avoir pas été coupée, voyez-vous le phénomène que ces masses présentent ?

Véronique, pour qui les singularités de la nature forestière étaient peu sensibles, arrêta par obéissance son regard sur la forêt et le reporta doucement sur le curé.

— Vous ne remarquez pas, dit il en devinant dans ce regard l'ignorance de de Véronique, des lignes où les arbres de toutes sortes sont encore vertes ?

— Ah ! c'est vrai, s'écria-t-elle. Pourquoi ?

— Là, reprit le curé, se trouve la fortune de Montégnac et la vôtre, une immense fortune que j'avais signalée à monsieur Graslin.

A Suivre